*1/ Comment êtes-vous entré-e en contact avec l’œuvre de Proust ? Les circonstances. L’empreinte laissée.*

C’était à l’Université de Paris VIII, dans le bois de Vincennes, au sortir des années de troubles. Le département littéraire fédérait un groupe remarquable d’enseignants souvent issus de la Nouvelle Critique (Poulet-Barthes-Genette), d’autres plus traditionnellement attachés au grand roman « réaliste » du XIX° siècle (Balzac-Zola-Huysmans). Proust jouissait d’un statut à-part, déjà. On pouvait le voir en héritier de Saint-Simon et de Balzac, par l’ampleur de sa reconstitution sociale, aussi bien que de Flaubert pour son art à tordre le réel, à donner autant de vie aux choses qu’aux êtres, aux paysages qu’à la société, à la perception qu’à la réalité. Il incarnait tout ensemble le sommet du grand roman social et sa corrosion insidieuse par l’acide psychique d’un Narrateur dont la sensibilité jalouse, les intuitions paranoïaques, la pensée surpuissante et les hypothèses géniales finissaient par l’emporter sur la peinture d’une classe bornée et improductive, simple « pastiche » historico-littéraire de l’aristocratie du Grand Siècle.

Lucette Finas était issue du premier courant critique. Elle collaborait à *La Quinzaine littéraire* de Maurice Nadaud et avait publié quelques fictions caractéristiques des années 60. « Clichés, poncifs et lieux communs » était l’intitulé de son cours - je ne garantis pas l’ordre - et *Le Temps retrouvé* faisait partie des lectures prescrites. Commencer par la fin de *la Recherche* fut à la fois ma chance et un handicap. Je découvris d’emblée ce qui m’apparut être plus tard le meilleur de Proust : le Narrateur y trouve enfin matière à conclure, au terme de sa très longue investigation sur sa propre difficulté à vivre, aimer et écrire. Cette volonté de rassembler en l’éclairant une existence à l’approche de la mort, de la sauver du sentiment d’inanité qui menace toute vie, en lui offrant un sens et une légitimité, m’a profondément marqué. J’ignorais qu’elle serait un jour le ressort de ma propre énergie littéraire, mais je sus d’emblée que si la littérature servait à quelque chose, c’était à cela.